

VII.

Pour tant de faveurs ineffables
Adorons Jésus à genoux ;
Indulgent envers les coupables,
Il daigna vous racheter tous.
Prosternons-nous dans la poussière
Devant l'Eternelle Lumière
Du Dieu qui desilla nos yeux,
Et de qui, les décrets augustes,
Un jour, décerneront aux Justes
Une couronne dans les cieux !

Hamilton, Canada 20 Mars 1867.

A. MARRAIN.

Lally-Tolendal.

Sous le règne de Louis XV, on avait amené dans un collège de Paris un enfant qu'on appelait Arthur.

Quand on l'interrogeait sur le nom et la condition de ses parents, sur le lieu de sa naissance, sur celui de leur demeure, il répondait, avec une naïve tristesse : " Je n'en sais rien. "

Sa mémoire lui rappelait confusément que ses premières années s'étaient écoulées dans un château solitaire, au bord d'un lac : une dame, belle et triste, qu'il appelait sa mère, l'embrassait souvent et pleurait. Un homme, d'un extérieur imposant et sévère, était venu deux ou trois fois lui faire quelques froides caresses, en l'appelant son fils. Puis, un jour, sa mère l'avait baigné de ses larmes, son père même avait paru un peu attendri. Et malgré ses cris, on l'avait confié à des étrangers qui l'emmenèrent. Placé à Paris, dans une pension de jeunes enfants, jamais il n'avait reçu ni visites ni lettres ; jamais on ne lui avait donné d'autre nom que celui d'Arthur. Il n'était sorti de cette maison que pour entrer au collège. Voilà tout ce qu'il savait, voilà tout ce qu'il pouvait dire.

Ses camarades écoutaient avec intérêt ce récit. Dans ce collège, dirigé par un chef qui avait pour les élèves les sentiments d'un père ; ils étaient tous animés, les uns pour les autres, d'une bienveillance fraternelle. M. Dorval, dans les instructions particulières qu'il se plaisait à leur donner, leur avait fait comprendre qu'abuser de la position équivoque d'Arthur, ce serait cruel. Ces aimables enfants se faisaient un honneur de respecter le malheur de leur camarade. Même dans leurs petites colères, jamais aucun d'eux ne se permit une allusion qui pût lui être pénible. Ils se plaisaient à interpréter favorablement le mystère qui couvrait sa destinée ! Ils aimaient à croire qu'Arthur était le légitime rejeton de quelque famille illustre, et que, si des raisons puissantes obligeaient alors ses parents de le désavouer, ils seraient, quelque jour, heureux de l'appeler leur fils.

Car c'était un charmant enfant qu'Arthur.

Abandonné de sa famille, Dieu l'avait recueilli dans son sein et dans son amour. Dieu, qui mesure sur nos besoins les secours qu'il nous donne, avait révélé à cette jeune âme, ainsi isolée, les pensées nobles, les sentiments généreux, que la tendresse et les soins des parents apprennent aux autres.

Comme souvent, dans quelque recoin d'un vaste enclos, un arbuste qui croît dans les pierres, et pour qui un mur jaloux intercepte le soleil, l'air et la pluie, étonne les yeux par le luxe d'une végétation merveilleuse ; ainsi cet enfant, abandonné, privé de tout ce qui féconde et chauffe un jeune cœur, enchantait ses maîtres par le rapide développement de ses facultés intellectuelles et morales.

Il est vrai que de la part du principal du collège, il était l'objet des soins les plus empressés. Incapable de faire la plus légère préférence entre les élèves qui lui étaient confiés, M. Dorval ne croyait cependant rien dérober aux autres en accordant à Arthur quelque chose de plus. Exigeant pour tous, il l'était plus encore pour celui que n'excitait jamais la voix d'un père. Mais aussi, doux et indulgent pour tous, il l'était plus encore pour Arthur : il mettait avec lui plus d'amitié dans les encouragements, plus de douceur dans les reproches, et craignait de faire couler des larmes que la main d'une mère ne devait pas essuyer.

Lui, croyait entendre dans sa voix la voix de Dieu même. Il avait pour son maître un respect mêlé d'amour, qui était une espèce de culte. Ainsi, cette âme élevée et tendre, née pour la vertu, lui vouait déjà une sorte d'adoration dans l'homme qui lui en paraissait l'expression vivante.

Un jour (il était bien jeune encore) M. Dorval le fit habiller de noir, et lui dit : " C'est le deuil de votre mère. Après avoir toujours vécu malheureuse, elle est morte sur une terre étrangère, en prononçant le nom de son fils. Voici tout ce qu'il m'est permis de vous dire. "

Ainsi on ne lui parla de sa mère que pour lui annoncer qu'il l'avait perdue ; et la première fois qu'il lui fut permis de s'occuper d'elle, ce fut pour la pleurer.

Il demanda, en tremblant, si l'on ne pouvait pas lui remettre un bracelet, un portrait, des cheveux, quelques lignes écrites de sa main. On ne put satisfaire son désir.

M. Dorval lui recommanda de prier tous les soirs pour elle. Arthur n'y manqua jamais ; et, quoiqu'il ne sût sous quel nom la recommander à la miséricorde divine, cette prière, qu'un enfant qui ne se connaissait pas lui-même adressait à Dieu pour une mère également inconnue, n'en était pas moins accueillie dans le ciel.

Les années s'écoulaient, et les talents d'Arthur prenaient un développement rapide. Sa sensibilité, don précieux et quelquefois fatal, devenait aussi, de jour en jour plus vive. Cette puissance d'aimer, qui surabondait en lui et qui ne pouvait s'épancher sur les auteurs de sa vie, se répandait sur tous les maîtres qui concouraient à son éducation et sur tous les enfants qui la partageaient.

Sa destinée mystérieuse lui inspirait une mélancolie profonde, qui était devenue le trait distinctif de son caractère.

Quelquefois, caché derrière un arbre ou un pilier, il contemplait une mère qui venait voir ses enfants et qui les regardait avec amour, et il soupirait. Ah ! pour être l'objet d'un de ces regards, il aurait donné sa vie.

L'époque où l'année se renouvelle, époque de joie pour tous les enfants, redoublait sa tristesse. De tous côtés, des visites, des lettres, de l'allégresse, du bonheur ; rien pour lui, pour lui qui eût été si heureux de recevoir une de ces lettres encore chaudes du baiser qu'une mère envoyait pour étrennes à son enfant.

Mais si Arthur était triste, il n'était pas jaloux.

Quelquefois, par délicatesse, ses camarades évitaient de parler devant lui de leurs parents. Mais il les excitait. Il était avide de ce sujet de conversation. Il les interrogeait avec un plaisir douloureux sur ce qui se passe dans l'intimité des familles. Tous ces riens charmants étaient pour lui de l'histoire. Cette histoire était brûlante d'intérêt. Quelque zèle qu'il fût pour ses études, les annales de l'amour maternel touchaient son cœur bien plus que les fastes consulaires de Rome.

Souvent, dans ses méditations solitaires, il se composait une destinée. Il aimait surtout à se figurer un père malheureux, pour qui il pourrait sacrifier sa liberté, son bonheur, sa vie. Ces tristes et nobles rêves lui plaisaient mieux que les rêves riants du bonheur ; sa vertu naissante y trouvait un aliment plus digne d'elle.

S'il voulait réussir dans ses études, c'était surtout pour que le père qu'il espérait retrouver pût être fier de son fils. Cette idée soutenait son courage.

Cependant les solennités qui terminent avec splendeur l'année classique, et dans lesquelles il obtenait des succès brillants, lui causaient un redoublement de tristesse. Ces couronnes, qui empruntent tout leur éclat des regards de ceux qui nous aiment, devaient en effet lui sembler bien pâles. Elles l'importunaient presque. Un jour même, certain du succès, il voulait échanger secrètement sa composition avec un ami : " Accepte-la, disait-il, c'est à toi de désirer des prix, toi qui peux les offrir à tes parents. " Ensuite il apprit à se vaincre. Il reçut sans joie, mais avec résignation, cette gloire froide et triste que Dieu envoyait à son enfance. Il finit même par se faire un petit trésor de ses cou-